

Adequatio rei et intellectus

Yves BONNEFOY

La petite phrase et la longue phrase

La Tilv éditeur, Paris, 1994

« Entretien avec Yves Bonnefoy
et un poème et des traductions »

L'œil de bœuf, n° 4, juin 1992

Yves Bonnefoy poète, essayiste, traducteur d'anglais dont les œuvres sont elles-mêmes traduites dans cette langue, ne s'est guère exprimé sur la traduction, à l'exception de textes ou entretiens brefs, repris notamment dans les ouvrages cités ci-dessus dont je recommande vivement la lecture. Je n'en développerai pas le contenu, dense, mais me contenterai d'indiquer, pour chaque essai ou entretien nous concernant, les pistes explorées par Yves Bonnefoy.

« La petite phrase et la longue phrase » a pour thème les différences syntaxiques qui opposent deux langues et les conséquences de cette opposition, non seulement sur l'acte de la traduction, mais aussi sur l'articulation de la pensée dans la phrase, d'où résultent quelques problèmes dont les solutions résident dans une appréciation des *espaces* qu'offre chaque langue à l'expression de la pensée, à sa recherche d'être « en situation » dans le monde qu'elle délimite, à son *adequatio rei et intellectus*.

Dans « Traduire la poésie, 1989 », du même recueil, sont évoquées les relations entre « interprétation » et « traduction ». Je me contenterai d'en extraire une phrase, loin de résumer la richesse de l'entretien : « Il faudra donc que le traducteur, se dégageant autant que possible des myopies du mot à mot ou même d'ailleurs du phrase à phrase, cherche à revivre cet aspect-là, universalisable, du travail de l'écrivain, qui expérimente mais aussi bien réfléchit, d'où une pensée pour mener son œuvre. Après quoi le traducteur

demandera à ses propres mots, tous décalés par rapport à ceux du texte premier, de lui parler d'à peu près la même chose. »

« Traduire la poésie, 1993 », du même recueil, est un entretien épistolaire. Ici, Jean-Pierre Attal pose trois questions écrites, sur le rendu du « registre » du poème, sur la capacité de la traduction à surpasser l'original et sur la place accordée par Yves Bonnefoy à la traduction dans son œuvre.

Sur le premier point, Yves Bonnefoy rappelle que traduire est d'abord une expérience dont les modalités ne se verbalisent pas lors de l'acte même, et qu'ainsi il *paraît* répondre aux questions théoriques qu'on lui pose sur cet acte, alors que la situation du traducteur déborde l'idée que celui-ci croit s'en être faite. En réalité, traduire, ici, c'est tenter de revivre, avec les mots de sa langue, l'expérience qu'a vécue le poète original en écrivant son poème. C'est à la fois faire œuvre et respecter. Mais c'est aussi, paradoxalement, se reposer dans la contemplation d'un paysage linguistique étranger et merveilleux. Aussi Yves Bonnefoy se met-il à sa table de traducteur de préférence lorsqu'il est fatigué. Pour le « registre », qu'on pourrait comparer à un instrument musical, il appartient au traducteur de bien l'identifier afin qu'une traduction de Yeats ne résonne pas de la même musique que celle, par exemple, d'Eliot.

La part consacrée par la revue *L'Œil de bœuf* à la traduction chez Yves Bonnefoy est plus succincte et consiste en la reprise d'un texte et de traductions de sonnets de Shakespeare publiés en 1993 à 150 exemplaires par les Bibliophiles de France. On remarquera notamment qu'Yves Bonnefoy, bien que cherchant à donner l'idée du sonnet par la disposition qu'il fait des vers, ne pense pas souhaitable de s'enfermer dans le carcan de la forme classique du sonnet, et ne s'interdit pas de mettre parfois cinq vers là où l'original n'en comporte que quatre, pour qu'un respect trop formel ne l'expose pas au risque d'amputer ou de dénaturer le texte d'origine.

Enfin, je conclurai en citant très brièvement les réponses données par Yves Bonnefoy à l'auteur de cette note qui l'interrogeait sur la nécessité intérieure qui le poussait à traduire. Il y voyait essentiellement deux motifs, l'un concernant l'approche expérimentale que l'on pouvait avoir ainsi de l'esprit de l'autre, plus profonde que dans la lecture d'un texte lu par lui dans sa langue maternelle, l'autre l'enrichissement considérable qu'il y trouvait pour sa propre langue, appelée à résoudre les problèmes de communication que n'offre pas l'écriture originale.

Claude Ernoult